Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 37 (1899)

Heft: 13

Artikel: Un peu trop tard

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197480

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Monsieur, lisant: — «A propos de l'article que » nous avons publié hier, M. Pluchet (Armand) » nous écrit que ce n'est pas lui, mais son fils qui » est mort. »

«Le fumiste Pécoli, dont nous avons raconté hier » la chute terrible, est mort, ce matin, dans les bras » de sa femme. »

Madame, attendrie. - Pauvre femme! que va-telle devenir?

Monsieur, après réflexion. — Veuve! (Il re-prend sa lecture.) — « On nous télégraphie de St-Etienne, 12 janvier : « On peut considérer la grève » des mineurs de Firminy comme terminée. — A » cent près, ils sont redescendus dans les puits.»

Madame, *sèchement.* — Ce n'est pas cela qui me guérira mon rhume... Continue.

Monsieur, *lisant*. — «La Société des cuisiniers et » cuisinières de Paris donnera samedi le 18 mars, » salle de Tivoli, à dix heures du soir, un bal au » profit de sa caisse de secours. Ce bal, le vingt-» quatrième que donne la Société, promet d'être très « brillant.

Madame, se redressant furieuse. — J'aime à croire que la police s'y opposera!!!

Monsieur. — Pourquoi, diable! veux-tu que la po-

lice empêche ces braves gens de danser?

Madame, ironique. — Ah! te voilà bien, toi monsieur de Saint-Nigaudinos!! Ne voyant jamais plus loin que le bout de ton nez! Toujours prêt à gober toutes les bourdes qu'on te conte! — Tiens! grâce à ta sordide parcimonie, je ne suis pas riche, mais je parierais bien cinq ou six sous que tu croirais le premier farceur qui viendrait t'affirmer que, dernièrement, on a pêché une charrette dans la mer Rouge.

Monsieur. - Pourquoi pas? Puisque, jadis, l'armée de Pharaon a été engloutie dans cette mer avec tous ses bagages et son matériel, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'on y trouve aujourd'hui des charrettes? Mais tout cela ne me dit pas pour-quoi tu veux que la police s'oppose au bal des cui-

dan ta voca de la constant de caracteristics de cuisinières.

Madame. — Est-ce que tu crois bêtement que ces gens-là se réunissent pour danser?

Monsieur. — Pourquoi donc alors, selon toi? Madame. — Pour comploter contre les bourgeois... Pour inventer de nouvelles carottes et se les communiquer.,. ils échangent leurs ruses nouvelles... La preuve t'en a crevé les yeux, mais tu n'as rien vu, oui, rien vu, car je suis certaine que tu n'as pas remarqué combien notre cuisinière Caroline est sombre et en dessous depuis une quinzaine.

Monsieur. — J'ai bien vu ce changement d'hu-meur, mais je l'attribuais à ce que tu as refusé de lui donner des étrennes.

Madame. — Ta! ta! ta? elle pense bien aux étrennes, ma foi!... et puis je les lui ai données ses étrennes et même fort belles, quand je lui ai dit: « Ma fille, pour votre nouvel-an, je vous fais quitte de tout ce que vous avez cassé pendant l'année... cela monte à trois cents francs, mais j'en suis heureuse, car cela met plus de prix à cette preuve de ma satisfaction. »... Hein! tu vois bien qu'elle n'a pas lieu d'être mécontente à propos des étrennes... Non, va, son air en dessous vient d'une autre cause. Veux-tu que je te la dise, moi ?

Monsieur, curieux. — Sans doute.

Madame. — Depuis quinze jours, cette fille-là se creuse la tête pour trouver une fourberie nouvelle contre les bourgeois, quelque chose qui la pose, là-bas, quand elle la détaillera devant ses complices, à ce que tu appelles niaisement un bal et que, moi, je nomme un pique-nique de ruses ourdies contre les maîtres. (S'animant.) Leur bal! leur bal! J'en donnerais ta main a couper que ce L est qu'un conciliabule pour trouver moyen de faire payer le beurre cinq fois plus cher, tout en suppriprimant complètement son emploi dans la cuisine.

Monsieur, conciliant. - Crois-tu? crois-tu? Il me semble que tu exagères un peu.

Madame. — Avec ça que ta Caroline n'a pas déjà tenté de nous faire un pot-au-feu sans viande... Quand je dis sans viande, je me trompe... Elle ne l'a pas osé pour son premier essai, mais elle y se-rait arrivée... Est-ce que tu ne te souviens pas de ce pot-au-feu composé moitié de viande de bœuf, moitié d'un bonnet de police... Une inspiration, venue du ciel, m'a fait, ce jour-là, écumer le bouillon... et j'ai découvert la ruse.

Monsieur, doutant. — Ruse, non... Dis plutôt accident. — Caroline ne nous a-t-elle pas expliqué que son cousin le soldat était venu la voir, qu'il

avait voulu se rendre utile en écumant le pot-aufeu, et qu'en se penchant trop sur la marmile, son bonnet de police avait glissé de...

Madame. — Oui, oui, crois ca, si tu veux, j'en suis pour ce que jai dit! Ce bal à ce que nous apprend le journal, sera le vingt-troisième!... et moi qui, justemeut, ce matin, me disais: « C'est drôle comme, depuis vingt ou vingt-deux ans, tout a doublé de prix en cuisine! Maintenant, je m'explique cette cherté... elle a commencé après le premier bal des cuisinières.

Monsieur. — Allons, calme-toi; loin d'y avoir grand mal, je crois qu'elles se réunissent tout bonnement pour danser et rire un peu.

Madame, *rageuse*. — Si j'étais la police, moi je les ferais danser à ma façon, tes cuisinières.

Monsieur. - Bah! comment t'y prendrais-tu, ma

bonne? Madame. — Je ferais cerner le bal, on empoignerait toutes ces gaillardes-là et, v'lan! une bonne

Monsieur, retrouvant son rire. - Oui, mais les agents te répondraient peut-être que tout leur temps est pris par des occupations plus urgentes. Madame. — Alors je guetterais une grève de mi-

neurs et je les ferais venir pour leur dire: « Yous ne savez à quoi vous occuper pour le moment? Eh bien! tapez là-dessus en attendant que vos compagnies aient mis les pouces. » Voilà ce que je ferais j'étais la police.

Monsieur. – De sorte que, tout à l'heure, si Caro-line te demande la permission d'aller à ce bal, tu la lui refuseras?

Madame. - Tout net!

Monsieur. — Dis-toi d'abord que Caroline est une brave fille, qui t'est bien dévouée. Elle a ses défauts, j'en conviens, mais elle est encore la meilleure de toutes celles qui nous ont été fournies par les bureaux de placement.

Madame, indignée. — Ah! oui, parle-moi de tes bureaux de placement! Quand je pense qu'un di-recteur de ces bureaux, en m'envoyant une cuisinière, a eu l'impudence de m'écrire : « Madame, je vous recommande cette fille *qui est restée quinze* ans dans la même maison». Moi qui me défie toujours, je vais aux informations et j'apprends que cette fameuse « même maison » était une maison de détention.

Monsieur, conciliant. — Au fond, ce placeur t'avait dit vrai... seulement il avait été un peu chiche de détails. Mais tout cela ne concerne pas Caroline, qui est une fille dévouée, je le répète, à laquelle il serait cruel de retirer une occasion de s'amuser.

Madame. — C'est possible, mais je refuserai la permission... Rien ne m'en fera démordre!

Monsieur, réfléchissant a mi-voix, - Diable! Monsieur, representation la merceta, — Blane d'aible! voici qui dérange mon plan.

Madame, sèchement. — Est-ce que ton plan était d'aller à Crémorne faire valser cette fille?

Monsieur. — Non, mais comme mon bijoutier est

sur le chemin de Caroline allant à Crémorne, mon intention était de la charger de s'informer pourquoi on ne m'envoie pas le bracelet que...

La phrase de monsieur est coupée par l'entrée de Caroline.

Caroline. — Madame veut-elle bien me permettre d'aller ce soir au bal annuel des cuisinières ? Madame. — Oui, ma bonne Caroline, et je regrette

qu'il n'ait pas lieu deux fois par an, car cela eût doublé le plaisir que j'éprouve à vous accorder cette permission. *(A son mari.)* Duflost, donne-lui 10 francs pour les petits frais qu'elle peut avoir à

Monsieur, *a part*. — Bon! c'est encore moi qui la danse de 10 francs!!!

EUGÈNE CHAVETTE.

Lè z'esprits.

Cllia que vé vo racontâ s'est passâie âo Bouveret, d'âo teimps io l'on crayai âi crouio z'es-

L'ai avâi n'a fenna qu'âmâvè mi son cousin què son hommo et lè dou z'amouairâo profitavont po sè vâire dè cein què lo pourro diablio étâi d'obliezi d'allà teri sè filets su lo lé. Mâ coumeint cé pêcheur n'étâi pas totè lè né su lo lé; il faillài avâi on signo po savâi quand l'irè quie âobin quand ne l'âi irè pas.

Aloo la fenna avâi posa su la fenêtre onna machoire dè vilho tsévau. Quand la mâchoire montravè lè deints à la fenêtra, lo cousin pouavè eintrà ; mà quand l'irè veria ein défrou, faillâi sè reveri tot motset.

Mâ vouaitzé qu'onna né noutron amouâirao arrevè tot ballameint et ie guegne : • Oh bon! l'ou est bin veri! » Et ie montè su onna tiaisse qu'irè découte et tot adrai posaie. Coumeincè à rollhi contrè le carreaux. Mâ lo pêcheur que droumessâi dza sè reveillè et criè à sa fenna : Marie, Marie!...... qu'est te cein? « Oh! n'est rein, que le lài fà, sara lè zesprits. »

Mà coumeint lo cousin s'eimpacheintavè et rollhivè adè, la fenna chaôtè frou d'aô lhi ein mormoteint: « Atteind pirè esprit d'âo diablio,

vu prâi t'arreindzi!»

Et su cein l'âovrè la fenêtre ein deseint :

Esprits que roudant la né Retorna d'ein voutron repou; Yé aobllia dè reveri l'ou.

Et l'amouâirão dè décampa coumeint on tzat pè n'a carra dè plliodze, ao grand conteintèmeint d'âo pêcheur qu'irè tot conteint et tot fiai d'avâi n'a fenna que savâi devesâ âi z'esprits po lè férè parti.

Un peu trop tard.

Nos pasteurs sont des hommes comme nous. Comme nous, ils ont leurs petites faiblesses. Personne ne songe à les en blâmer et la dignité de leur ministère n'y perd rien.

On dit assez couramment que les ecclésiastiques, en général, trouvent un attrait tout particulier aux plaisirs de la table. C'est là un fai-ble bien innocent et sur lequel il serait injuste et cruel de les vouloir chicaner.

Jadis — la coutume existe-t-elle encore? je l'ignore, - les pasteurs d'un arrondissement se réunissaient de temps en temps chez l'un ou chez l'autre d'entr'eux, à tour de rôle. On s'entretenait en commun des intérêts spirituels et matériels des paroisses et presque toujours c'était à table qu'on clòturait la séance.

Ces fraternelles agapes, préparées par les soins de mesdames les ministres, étaient souvent un objet de rivalité entre les cures. C'était à qui recevrait le mieux ses hôtes.

À l'issue d'un de ces repas, qui semblait avoir éclipsé tous les précédents, à en juger par les figures réjouies et satisfaites des convives, un de ceux-ci fut pris de scrupules pour le moins inopportuns.

La conversation avait langui. Tous les assistants, renversés dans leurs fauteuils, les mains jointes sur l'estomac, les jambes étendues, savouraient, dans les douceurs d'une demisomnolence, le souvenir d'un copieux festin.

« Ah! mes frères, fait tout à coup l'un d'eux, d'un ton de circonstance, quand je vois cette table couverte des mets les plus succulents, des vins les plus généreux, dont nous venons d'user, d'abuser même, je songe malgré moi à tant de malheureux qui n'ont même pas un morceau de pain à se mettre sous la dent....

Satan eut soudain frappé à la porte, qu'il n'eût pas produit plus d'effet que cette sortie inattendue. Comme poussés par un ressort, les convives s'étaient subitement redressés sur leurs sièges.

Un seul n'avait pas bronché; le voisin de celui qui avait parlé! Toujours renversé dans son fauteuil, il tourna légèrement la tête du côté du trouble-fête, puis, calmement, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique: Dites-moi, mon cher frère, avez-vous mangé et bu de tout?

- Hélas!...

— Eh bien, taisez-vous! »

Un remède contre l'amour.

Eugène Sue racontait l'anecdote avec une verve charmante. On se rappelle entre autres